

Les Oracles chaldaïques entre idéologie et critique (XVe/XVIIe s.)

Brigitte Tambrun-Krasker

▶ **To cite this version:**

Brigitte Tambrun-Krasker. Les Oracles chaldaïques entre idéologie et critique (XVe/XVIIe s.). 2010. halshs-00526523

HAL Id: halshs-00526523
https://shs.hal.science/halshs-00526523

Preprint submitted on 14 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les *Oracles chaldaïques* entre idéologie et critique (XVe/XVIIe s.)

La longévité des *Oracles chaldaïques* est impressionnante : texte de référence religieux, produit au deuxième siècle de notre ère, dans des milieux néoplatoniciens sans doute en contact avec des gnostiques[1], il est transmis et commenté pendant toute l'Antiquité tardive, puis périodiquement redécouvert et réemployé au Moyen-Âge dans l'Empire romain (byzantin) ; au XV^e^ siècle, dans le contexte du concile de Florence, Pléthon, le transmet aux Latins ; il est ensuite véhiculé à travers toute l'Europe porté par le courant humaniste – qu'il permet d'ailleurs de fonder –, et les savants le citent et l'utilisent comme un texte théologique oriental jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. C'est à cette époque que, comme tous les autres textes religieux, notamment comme la Bible, ces *Oracles* commencent à être abordés dans une perspective historique et critique.

Mais à partir du XV^e^ siècle, il est clair que le retour des *Oracles chaldaïques* est souvent au service d'une idéologie : ces textes sont appelés à soutenir les thèses d'un groupe contestataire contre les idées ou les stratégies religieuses dominantes. Mais curieusement, les *Oracles* ont été appelés à étayer, des thèses théologiques variées, parfois même opposées.

Si les *Oracles chaldaïques* ont pu se prêter à des rôles si contrastés, c'est en raison de leur extrême plasticité et celle-ci tient à plusieurs facteurs :

- Tout d'abord au caractère fragmentaire du texte, qui permet l'organisation de collections ; celles-ci peuvent être démontées à souhait, remontées, réorganisées en fonction d'autres intérêts et d'autres besoins ;
- Ensuite à l'appel à la recherche d'un texte originel derrière le texte transmis ; ce qui autorise des interventions, des modifications : on cherche alors à combler les lacunes, on corrige les vers, ou bien on élimine certains oracles considérés comme des ajouts postérieurs à l'état d'origine du texte : c'est ainsi que procède Pléthon ; on complète des collections existantes par d'autres fragments que l'on recherche dans les œuvres des néoplatoniciens : c'est ce que fait Patrizi.
- Cela tient aussi au caractère brisé, diffracté des *Oracles* : on est alors amené à s'interroger sur la raison de cette diffraction : est-elle accidentelle (le déluge de l'époque de Noé en serait-il la cause ?), ou s'agit-il d'une dégradation, d'une dégénérescence progressive, appelant une régénération, ce que suppose Pléthon ?
- L'ambiguïté des *Oracles* est aussi à prendre en compte. Nous sommes ici à la frontière entre poésie et philosophie, ou théologie philosophique ; les *logia* sont considérés comme « obscurs » déjà par Pléthon[2], et donc comme susceptibles d'interprétation.
- Enfin, leur caractère d' « oracles », confère à ces fragments une double origine qui est à la fois divine et humaine : même si les *Oracles* ont été reçus et rédigés par des humains, dans le temps,

---

[1] Voir M. Tardieu, « La gnose valentinienne et les Oracles chaldaïques », *The Rediscovery of Gnosticism. Proceedings of the International Conference on Gnosticism at Yale New Haven, Connecticut, March 28-31, 1978*, Leiden E. J. Brill 1980, p. 194-237.

[2] Le titre du commentaire court de Pléthon sur les *Oracles* s'intitule : « Brève explication de ce qui est dit de plus obscur dans ces Oracles » (Georges Gémiste Pléthon, *Oracles magiques des mages disciples de Zoroastre* et *Commentaires de Pléthon sur les Oracles* : *Magika logia tôn apo Zoroastrou magôn, Georgiou Gemistou Plêthônos Exêgêsis eis ta auta logia. Oracles chaldaïques. Recension de Georges Gémiste Pléthon*. Édition critique avec introduction, traduction et commentaire par B. Tambrun-Krasker. *La recension arabe des Magika logia* par M. Tardieu, Corpus Philosophorum Medii Aevi, Philosophi Byzantini 7, Athens-The Academy of Athens, Paris, Librairie J. Vrin, Bruxelles, éditions Ousia, 1995, p. 21 et 36).

ils sont d'origine divine et donc toujours hors du temps ; l'origine peut alors être de tout temps. Ainsi, le message peut avoir été délivré dès les origines ; les Oracles peuvent alors être attribués et réattribués : aux deux Juliens théurges, à des sages anciens prestigieux : aux mages chaldéens, plutôt qu'à ces chaldéens magiciens que sont les théurges, au sage le plus éminent des Chaldéens : à un Zoroastre chaldéen ; enfin au Zoroastre chef des sages les plus éminents de tous les peuples anciens, le Zoroastre perse.

- Enfin les *Oracles chaldaïques* ne seraient pas délivrés dans leur langue originale : on peut supposer qu'ils ont été rédigés en langue chaldéenne ; Jean Pic de la Mirandole est d'ailleurs persuadé de posséder ces *Oracles*-là en langue chaldéenne. Et la traduction elle-même, introduit un espace de liberté : les *Oracles chaldaïques* sont exprimés à plusieurs reprises en latin, très tôt en français (François Habert[3], Anne Parent[4], puis Jean Le Clerc[5]), puis en anglais (Thomas Stanley).

Par ailleurs les *Oracles chaldaïques* sont toujours utilisés, dans le cadre d'une approche contestataire dans le domaine de la théologie, notamment à propos de deux questions phares : la structure du divin et la cosmogonie, le rapport du divin au monde. Là, toutes les combinaisons sont possibles : on insistera tantôt sur l'unité du divin, voire sur son unicité, sur la dyade, sur la triade, sur la hiérarchie, sur la subordination, ou au contraire sur l'égalité ou la quasi-égalité entre les dieux. Derrière chacune de ces approches se cachent bien sûr des intérêts spéculatifs, mais le plus souvent aussi de politique religieuse voire de politique tout court, et ceci même lorsque les *Oracles* relèvent d'une approche historique et critique.

Je vais donc vous proposer un petit voyage à travers la transmission des *Oracles chaldaïques* ; dans ce périple j'ai choisi quelques étapes qui me paraissent significatives, et pour chacune d'elles nous essaierons de montrer les coulisses, l'aspect idéologique de l'utilisation des *Oracles*. Il n'est pas question de tout explorer, car le champ est immense. On pourra se rendre compte de son étendue en consultant le livre de Michael Stausberg, *Faszination Zarathustra*, un ouvrage de 1085 pages consacré à la réception de Zoroastre à la Renaissance et à l'époque moderne[6]. En effet, ce qui est caractéristique de cette période, c'est la liaison constante entre nos *Oracles* et Zoroastre. Mais quel Zoroastre ?

Pourquoi les *Oracles chaldaïques* deviennent-ils des *Oracles magiques* ?

La première étape de notre périple, sera la réception et la transmission des *Oracles* au début du XV^e^ siècle en Grèce et à Florence, par le platonicien Pléthon. C'est à ce moment-là que les *Oracles* appelés « chaldaïques »[7] par Michel Psellos deviennent les *Oracles magiques des mages*

---

[3] *Les divins oracles de Zoroastre, ancien Philosophe Grec, Interpretez en Rime Françoise par François Habert, de Berry, avec un commentaire moral sur ledit Zoroastre, en Poésie Françoise et Latine, plus la Comédie du Monarque et autres petits œuvres* […], Paris, P. Danfrie et R. Burton, 1558.

[4] *Oracles sententieux des mages, traduits du grec en vers françois, avec une préface touchant la magie, son origine, ses espéces et ceux qui en ont escript. Ensemble une version latine de mot à mot, œuvre auquel est contenue la science et doctrine […] des mages, anciens sages et sectateurs de Zoroastre*, Paris, F. Huby, 1597.

[5] *Bibliothèque universelle et historique*, VII, octobre 1687, p. 46-47.

[6] *Faszination Zarathushtra, Zoroaster und die Europäische Religionsgeschichte der Frühen Neuzeit*, 2 vols, Berlin et New York, 1998.

[7] Michel Psellos, *Commentaire des Oracles chaldaïques*, dans É. des Places, *Oracles chaldaïques*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, rééd. 1989, p. 162-186 ; D.J. O'Meara, Michael Psellus, *Philosophica minora*, vol. II, Teubner, Leipzig 1989, p. 126-146.

disciples de Zoroastre[8] : les enjeux profonds sont politiques. Il s'agit ni plus ni moins de refonder le politique au moyen d'une théologie adéquate[9].

Nous sommes au début du XV^e^ siècle. L'Empire des Romains, que nous appelons byzantin, est toujours l'empire universel, mais il n'a quasiment plus de territoire. Son espace terrestre est occupé par des principautés latines, et par les Turcs qui font régulièrement des incursions dans le Péloponnèse, détruisant au passage la muraille d'Hexamilion située sur l'isthme de Corinthe, et censée les empêcher de passer ; parfois ce sont des archontes grecs, de riches propriétaire terriens, qui se chargent eux-mêmes du travail et détruisent les fortifications de l'Isthme, pour ne plus avoir à payer les impôts levés par l'empereur Manuel II pour l'entretien de ces fortifications[10]. Le problème est bien celui du non respect de la hiérarchie.

Mais comment inspirer le respect pour l' « ordre sacré » ? Ce n'est pas dans le christianisme trinitaire que l'on peut le trouver ; ce n'est pas non plus dans le monothéisme des Juifs qui n'ont plus de royaume à montrer sur terre, explique Pléthon, ni dans celui de l'Islam, sans doute propice à la conquête rapide des territoires, mais pas à leur conservation. Pléthon qui est un éminent conseiller du fils de l'Empereur Manuel II, Théodore II, en résidence à Mistra dans le Péloponnèse, cherche à opérer une régénération de l'Empire des Romains en coordonnant plusieurs approches : 1. la reconquête militaire progressive et bien réelle du Péloponnèse, place forte après place forte ; 2. pour rendre cette reconquête plus efficace, Pléthon propose une réforme de l'armée – car il faudrait pouvoir entretenir une armée de métier –, une réforme des impôts et une partition sociale permettant cette réforme de l'armée, et pour couronner le tout, un changement d'idéologie : il faut un polythéisme hiérarchique comme modèle de la hiérarchie politique et sociale, donc tout d'abord un retour à une doctrine des modèles archétypaux, au platonisme, à l'idée de la double immortalité et du retour périodique de l'âme effectuant son service sur terre – ce qui favorise au passage la nécessaire vertu militaire du courage.

Mais changer d'idéologie ne va pas de soi : cela nécessite une stratégie. La référence ultime du christianisme est le sage-législateur Moïse, supposé avoir été en contact avec la divinité et dont on a conservé, dit-on les Oracles[11].

Donc c'est à cette référence ultime que Pléthon va s'attaquer en produisant un ou plutôt des sages législateurs alternatifs ; mais la preuve doit se faire par l'ancienneté : plus un sage législateur, est ancien, plus il est authentique. Un législateur plus récent risque de présenter une doctrine altérée, qui a dégénéré dans le temps. Il faut donc trouver un sage-législateur qui disqualifie Moïse par son ancienneté et qui propose un polythéisme hiérarchique dont la doctrine de Moïse ne serait qu'une corruption. Mais le mieux est de produire une multiplicité de législateurs aux doctrines convergentes, pour isoler Moïse qui deviendra alors l'exception, et dont la doctrine pourra même être passée sous silence. Voilà la stratégie à mettre en place.

Or Pléthon qui est à la recherche de ces législateurs anciens, dispose du *De Iside* (369D) de Plutarque dans lequel il lit que Zoroastre aurait vécu environ 5000 ans avant la guerre de Troie. Ce Zoroastre est un excellent candidat en raison de son ancienneté qui dépasse largement celle de la création du monde par le dieu de la Bible. (De plus, si Zoroastre a vécu environ 5000 ans avant le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, les Héraclides peuvent être proposés comme modèles aux fils de l'Empereur Manuel II lorsque ceux-ci s'appliquent à reconquérir le Péloponnèse et se disputent à propos de leurs nouveaux apanages).

---

[8] *Magika logia tôn apo Zoroastrou magôn*, éd. B. Tambrun-Krasker (voir ci-dessus, note 2).

[9] Sur l'ensemble de cette question, et pour les références, voir B. Tambrun, *Pléthon. Le retour de Platon*, Paris, Vrin, 2006.

[10] Voir D. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, t. I, *Histoire politique*, t. II, *Vie et institutions*, Athènes, 1953, Londres, Variorum, 1975.

[11] Voir par exemple le prologue du *Dialogue avec Tryphon* de Justin; cf. B. Tambrun, *Pléthon. Le retour de Platon*, 91-92.

Pléthon dispose également des ouvrages de Lucien de Samosate dont il copie des extraits. Or Lucien dit sur le ton de la plaisanterie que Ménippe[12], accablé par les contradictions des philosophes sur les sujets les plus importants, décide de descendre dans les enfers pour recueillir l'avis du devin Tirésias, et qu'il se rend à Babylone pour consulter un guide ; or ce guide n'est autre qu'un mage disciple de Zoroastre[13] : bien sûr pour Lucien, ce mage est un chaldéen, autrement dit un magicien qui pratique la goétie. Mais, la plaisanterie mise à part, le fond de ce que dit Lucien est certainement vrai : il ne reste plus qu'à retrouver les *Oracles des mages disciples de Zoroastre* qui puissent faire concurrence aux *Oracles de Moïse*. Vous l'avez compris : ce sont les *Oracles chaldaïques*[14]. Il faudrait aussi rappeler le rôle d'Elissaios/Elisha, un savant juif chez qui Pléthon a séjourné à Andrinople, et qui comme l'a montré comme Michel Tardieu connaissait les doctrines de l'Ishrâq, de Sohrawardî et donc les traditions orientales sur Zoroastre, « mage primitif » et non dualiste[15], dont les philosophes grecs seraient les héritiers.

Pléthon possède une collection de ces *Oracles*, celle qui a été transmise avec un commentaire par Michel Psellos (au XI^{e} siècle). Il considère que les fragments que l'on appelle des *Oracles* « chaldaïques », remontent à Zoroastre, au Zoroastre dont parle Plutarque et qui est le sage législateur des Mèdes et des Perses, non pas à un Zoroastre tardif, chef des chaldéens astrologues. Le chaldaïsme ne serait qu'une altération tardive de la pure doctrine ancienne, doctrine de tous les législateurs anciens qui guidaient les peuples dans les temps les plus reculés[16].

Il faut donc rendre à Zoroastre ce qui lui appartient : désormais les *Oracles* ne seront plus des *Oracles chaldaïques* mais uniquement des *Oracles magiques des mages disciples de Zoroastre*. Il sont dits « magiques » au sens ou ce sont des « mages » qui les ont transmis. Ils ne sont pas attribués à Zoroastre personnellement, parce qu'ils sont d'origine divine, et transmis au sein d'une tradition qui va des mages disciples de Zoroastre à Pythagore, puis à Platon, aux Platoniciens et à Pléthon. (Lorsque Pléthon parle d'un *Résumé des doctrines*[17] *de Zoroastre et Platon*[18], il faut comprendre que la doctrine de Zoroastre est tirée des *Oracles*, qui eux sont d'origine divine). En même temps, la doctrine des *Oracles* est si naturelle qu'elle peut être retrouvée par chacun d'entre nous : il nous suffit d'étudier les notions communes et les symboles divins dont les dieux ont ensemencé notre âme humaine : d'ailleurs les prêtres égyptiens l'auraient retrouvée de cette manière[19]. C'est donc une doctrine qui ne doit pas être attribuée à un rédacteur particulier (le *Pentateuque* par contre est attribué à Moïse).

Mais comme les *Oracles chaldaïques* sont une corruption des *Oracles magiques des mages disciples de Zoroastre*, il faut purger la collection de toute trace de chaldaïsme, en éliminant certains oracles – notamment tous ceux qui concernent la théurgie –, et en corriger d'autres : Hécate, maîtresse des démons mauvais, disparaît avec sa toupie[20] ; l'oracle sur la pierre Mnizouris passe à la trappe, de même que l'oracle sur les noms barbares ; disparaissent aussi

[12] *Ménippe*, 6, 5-8.
[13] Voir les références dans B. Tambrun, *Pléthon. Le retour de Platon*, p. 63.
[14] Voir M. Tardieu, « Pléthon lecteur des Oracles », *Mêtis* 2 (1987), 141-164. Je renvoie aussi à l'introduction de mon édition des *Magika logia*, p. 41-46, et à *Pléthon. Le retour de Platon*, p. 92 et 93.
[15] *Magika logia*, p. 41-43.
[16] Voir B. Tambrun, *Pléthon. Le retour de Platon*, p. 106-110.
[17] Le terme de « doctrines » traduit le grec *dogmata*.
[18] Edité à la fin du *Traité des Lois*, éd. C. Alexandre, Paris, 1858, reprise Paris, Vrin, 1982, p. 262-269.
[19] Voir B. Tambrun, *Pléthon. Le retour de Platon* p. 89-91.
[20] *Oracles chaldaïques*, éd. E. des Places, p. 170.

quelques oracles incompatibles avec la doctrine pléthonienne[21]. L'idée est celle d'une restauration, d'une régénération[22].
La collection de fragments doit aussi être réorganisée ; elle suivra un plan différent de celle de Psellos : de la psychologie à la cosmologie, à la religion, et à la théologie. Il faut enfin donner un commentaire, *Exêgêsis*, complètement déchristianisé, mettant en place en pointillé le panthéon, la hiérarchie des dieux, dont Pléthon a besoin pour donner un modèle adéquat au politique : ce modèle est clairement subordinatiste[23] : l'oracle 30 : « En effet, le Père a accompli toutes choses, et il les a livrées au deuxième Intellect que les peuples des hommes appellent, premier »[24] permet de montrer que le dieu suprême, est méconnu des hommes – autrement dit des chrétiens – parce que ceux-ci le confondent avec le deuxième dieu, l'Intellect ; la connaissance du dieu suprême est néanmoins parfaitement possible et ne nécessite pas d'approche négative[25].
Le deuxième dieu, appelé le « deuxième intellect », est franchement subordonné au premier, et par ailleurs, tout une multiplicité bien organisée de divinités elle-mêmes subordonnées au deuxième intellect sont produites par celui-ci : il s'agit des réalités idéales, formes immobiles, pensées-pensantes, appelées les iynges (ou les charmes[26]), et les « supports intellectifs du monde » sont les formes intelligibles prééminentes, celles qui produisent les immortels qui sont dans notre ciel.
Pléthon ne cherche pas du tout à compléter cette collection : elle lui suffit ; il évite ainsi les fameuses « triades » qui se trouvent dans certains *logia* disséminés dans les œuvres des néoplatoniciens.
Les *Oracles chaldaïques* possèdent aussi un intérêt pour la politique internationale. Pléthon est appelé à servir de conseiller au concile de Florence sur l'union des Eglises en 1438-1439. Il sait que si les Grecs sont prêts à des concessions doctrinales sur la question du *filioque*, c'est parce que le *basileus* a besoin que les Latins organisent une croisade pour les délivrer du péril turc.
Mais l'accord sur une doctrine chrétienne commune est compliqué et ne peut être que fragile. Dès le retour en Grèce des délégués, on va crier à la trahison. L'accord se fait au détriment de l'orthodoxie grecque et de ses traditions anciennes qui devraient pourtant faire autorité ; à vrai dire elle ne font pas le poids en face des intérêts du pape, Eugène IV, qui doit s'affirmer face au concile qui se tient à Bâle (le pape sera d'ailleurs déposé avant la fin du concile).
Donc Pléthon, en marge du concile, s'entretient avec les uns et les autres, et enseigne les « mystères platoniciens »[27] : cette expression désigne un enseignement philosophique culminant

[21] Voir « Oracles de Psellos éliminés par Pléthon » dans *Magika logia*, p. 155-156.
[22] D'ailleurs, Pléthon fait la même chose avec son édition de Platon, comme l'a bien montré Fabio Pagani au colloque de Francfort organisé par Helmut Seng, Platonismus und Esoterik (19-23 juillet 2010) il élimine soigneusement tout ce qui ne s'accorde pas avec sa propre théologie politique.
[23] Les thèses de Pléthon sont au fond assez proches de celle d'Eunome de Cyzique
[24] « Πάντα γὰρ ἐξετέλεσσε πατήρ, καὶ νῷ παρέδωκε δευτέρῳ, ὃν πρῶτον κληΐζεται ἔθνεα ἀνδρῶν ». Le texte de Psellos est légèrement différent : voir l'édition de E. des Places (dans *Oracles chaldaïques*, Paris, Les Belles Lettres, 1989), fr. 7 p. 68 et p. 178.
[25] Pléthon interprète l'oracle de la manière suivante : « En effet, *le Père a accompli toutes choses*, c'est-à-dire les formes intelligibles, car ce sont elles qui sont accomplies et parfaites, et il les *a livrées* au deuxième dieu qui vient après lui, pour qu'il les gouverne et les dirige ; de telle sorte que si quelque chose est produit par ce dieu en prenant pour modèle lui-même et le reste de l'essence intelligible, cela aussi, c'est du Père suprême qu'il tient son origine. Ce deuxième dieu, l'oracle dit que les *peuples des hommes* le considèrent pour eux-mêmes comme le *premier*, c'est-à-dire tous ceux qui pensent, d'une part, qu'il est un démiurge immédiat de ce monde, et d'autre part, qu'il n'y a rien de supérieur à lui » (*Magika logia*, p. 17 et p. 34).
[26] Voir l'interprétation de ce terme dans le commentaire court de Pléthon : *Magika logia*, p. 21 et 36.
[27] Selon Ficin : Marsilius Ficinus, *Opera omnia*, Bâle, 1576, repr. Turin 1962, p. 1537.

dans l'étude des Oracles[28], non plus chaldaïques comme chez les néoplatoniciens, mais désormais magiques ; n'est-ce pas sur cette doctrine fondamentale que pourraient s'accorder tous les peuples de la terre ?
Cosme de Médicis qui aide à financer le concile, est lui-même un grand admirateur des mages ; il connaît tout le parti qu'il peut tirer des mages pour redorer son image … de banquier international, adepte d'une certaine magie bancaire, celle qui fait de l'or avec de l'or[29].
Bref, les *Oracles magiques des mages disciples de Zoroastre* et les commentaires de Pléthon intéressent. Ils entrent rapidement dans les collections de manuscrits acquis et copiés par les Latins, et sont transmis avec les *Oracles chaldaïques*, autrement dit avec la collection et le commentaire de Psellos, car on trouve souvent les deux collections dans les mêmes recueils. Ils se trouvent sur la table de travail de Marsile Ficin et sur celle de Pic de la Mirandole.
Autres lieux, autres mœurs, autre ambiance : dans la République de Florence qui a bien peu de chose à voir avec le système politique de l'Empire des Romains byzantins, on cherche plutôt à refonder le christianisme, en l'étayant sur des théologies anciennes qui se fondent dans le creuset platonicien et préparent la venue du Christ : ces *prisci* sont finalement Zoroastre, Hermès Trismégiste, Orphée, Teuth, Aglaophème, etc. ; et ce sont Zoroastre et Platon qui confirment le mieux le christianisme trinitaire[30] : « Trinitatem hanc principiorum maxime Platonicam et Zoroastricam confirmat Trinitas Christianorum »[31]. C'en est déjà fini du subordinatisme pléthonien !
Les Oracles sont maintenant attribués à Zoroastre, aux mages, mais aussi aux Chaldéens, car il ne faut pas oublier qu'Abraham était un chaldéen ; ils sont aussi attribués aux magiciens, la magie ficinienne n'ayant en principe rien à voir avec la goétie[32] ! C'est aussi pour cette raison que ces oracles seront appelés des « oracles chaldaïques de Zoroastre » ; ils seront désormais toujours mis sous l'autorité d'un Zoroastre, qui va devoir perdre son extrême ancienneté pour s'accorder avec la chronologie biblique.

Agostino Steuco (1497/98-1548) et les *Oracles* des Chaldéens

Je ne m'arrêterai pas sur la question de la *prisca theologia* chez Ficin et Pic de la Mirandole, car ce sont des questions bien connues maintenant. J'ai choisi pour notre prochaine étape un auteur qui s'inquiète des premières réformes, de celle de Luther et d'Erasme, qui vit à Venise où Erasme imprime ses oeuvres, et qui accompagne le pape Paul III dans la préparation du concile de Trente. A Venise, le chanoine régulier Agostino Steuco est bibliothécaire et s'occupe des livres qui ont appartenu à Jean Pic de la Mirandole ; plus tard, en 1538, Steuco est nommé au poste de bibliothécaire de la Bibliothèque vaticane et évolue dans le milieu de la cour du pape Paul III. D'un point de vue intellectuel, Steuco se situe dans la mouvance des humanistes florentins[33].

---

[28] Voir Philippe Hoffmann, « La fonction des prologues exégétiques dans la pensée pédagogique néoplatonicienne », *Entrer en matière. Les prologues*. Sous la direction de J.-D. Dubois et B. Roussel, Patrimoines. Religions du Livre, Paris, Les éditions du Cerf, 1998, p. 209-245.
[29] Voir B. Tambrun, « Pourquoi Cosme de Médicis a fait traduire Platon », dans M.A. Amir-Moezzi, J.-D. Dubois, C. Jullien et F. Jullien (éd.), *Pensée grecque et sagesse d'Orient. Hommage à Michel Tardieu*, « Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses » 142, Turnhout, Brepols, 2009, p. 653-667.
[30] Voir M. Stausberg, *op. cit.*, p. 142-149, notamment n. 333.
[31] Marsilio Ficino, *Opera omnia*, Bâle, 1576, p. 1758.
[32] Voir B. Tambrun, « Marsile Ficin et le *Commentaire* de Pléthon sur les *Oracles chaldaïques* » ; « Un exemple d'utilisation du Commentaire de Pléthon par Ficin : Le véhicule de l'âme, le pneuma et l'idole », *Accademia. Revue de la Société Marsile Ficin*, Premier Numéro (1999), p. 9-48.
[33] Sur la réception des *Oracles chaldaïques* par Steuco, voir la synthèse de M. Stausberg, *op. cit.*, p. 262-290.

Or l'attitude de Steuco vis à vis des *Oracles chaldaïques* va changer : dans ses premiers écrits (*Veteris Testamenti ad Hebraicam Veritatem recognitio*[34]), on sent une certaine réticence et une méfiance vis à vis de Zoroastre : tous ces anciens sages, Zoroastre chez les Perses, Orphée chez les Grecs, sont tout de même des idolâtres et des adorateurs des démons (*idolatrae et daemonum cultores fuerunt*)[35].

Mais lorsque Steuco s'aperçoit que les partisans des diverses Réformes présentent un danger pour la stabilité de la République de Venise, et pour l'unité de l'Eglise, il intègre Zoroastre et les *Oracles chaldaïques* dans une stratégie générale destinée à contrer toutes les réformes schismatiques.

La priorité est désormais celle de l'unité de l'Eglise. Et il faut effectuer un montage théorique pour se donner les moyens de combattre au même niveau que les réformateurs.

Steuco va alors chercher à montrer que la doctrine de l'Eglise catholique n'est que la réitération de la doctrine des temps les plus reculés, de celle qui remonte à Adam. Alors que l'historiographie protestante est centrée sur la figure de Moïse, Steuco construit l'idée de la « philosophia perennis » (cette expression est d'ailleurs promise à un brillant avenir), et d'une histoire de la transmission de cette sagesse pérenne, qui est celle d'Adam, à travers les âges.

1. En raison du contact des premiers pères, d'Adam, avec Dieu, la philosophie est une sagesse pieuse, et non une simple philosophie naturelle (philosophia naturalis). Il n'y a donc pas de distinction entre une philosophie (naturelle) et une théologie autonome. Sagesse et piété sortent de la même source (« ex eisdem fontibus nascentes ») et se tournent ensemble vers la foi, d'ailleurs, Platon et Aristote conduisent à la connaissance et à la vénération de Dieu[36].

2. Cette doctrine des premiers pères n'est autre que la doctrine chrétienne catholique, et elle s'est transmise, en connaissant des accidents et des renaissances successives[37]. Elle a connu trois périodes : 1. celle qui va d'Adam à Noé : le savoir absolu est conservé ; 2. celle qui va de Noé à Abraham avec la perte irrémédiable de certains écrits lors du Déluge[38] puis de la dispersion des nations ; 3. enfin celle qui commence avec Abraham et qui est marquée par la renaissance de la doctrine portée par Jésus-Christ. Dans une telle perspective, l'annonce évangélique n'apporte rien de nouveau, il s'agit d'une restauration de la doctrine reçue par Adam, déjà chrétienne, catholique, bien sûr, identifiée à la « philosophia perennis ».

Dès lors toute tentative schismatique est à la fois ruineuse et illusoire car elle appellera une renaissance et une réunification.

3. La preuve de l'existence de la « philosophia perennis » se fait par les doctrines des peuples anciens. La transmission de la sagesse connaît en effet un certain nombre d'accidents ; à la suite du Déluge, certains écrits ont été irrémédiablement perdus mais, la meilleure part de cette sagesse ancienne est conservée par les sages éminents de chaque peuple, même si c'est d'une manière fragmentaire. Il convient donc de collationner les morceaux. Et de même que les langues se sont multipliées, les sagesses se sont multipliées à partir de la langue et de la sagesse originaire. Il faut bien noter que les théologies des peuples anciens ne sont pas étudiées pour elles-mêmes, mais seulement dans la mesure où elles confirment le dogme catholique.

Dans une telle approche, la théologie des Chaldéens est particulièrement intéressante. En effet, c'est le peuple, estime Steuco, qui a occupé les régions les plus proches du paradis (Primi igitur omnium sunt Chaldaei, proxime quos et Paradisus fuit)[39]. De même, les Chaldéens auraient occupé des régions proches de celles qu'ont repeuplées les descendants de Noé après le déluge ;

---

[34] Dans les *Opera omnia*, I, Venise, 1591, 83r-180r.
[35] *Veteris Testamenti ad Hebraicam Veritatem recognitio*, dans *Opera omnia*, I, 159v.
[36] *De perenni philosophia*, Lyon 1540 (reprint, New York, Londres, Johnson Reprint Corporation,1972), p. *2.
[37] *De perenni philosophia*, I,1B-2D.
[38] *De perenni philosophia*, I, 2D.
[39] *De perenni philosophia*, I, 7B.

la sagesse des Chaldéens serait passée aux Hébreux (Sapientia […] a Chaldaeis pervenit ad Hebraeos), puis des Hébreux aux Egyptiens, des Egyptiens aux Grecs, et des Grecs aux Romains[40]. Abraham n'était-il pas un chaldéen ? Certes, « Abraham chaldaeus fuit »[41].

Il suffit alors de montrer que la théologie des Chaldéens reconnaît un principe unique, et la Trinité, puis que la cosmogonie et la démonologie des Chaldéens est la même que celle des chrétiens. La preuve se fait alors par les *Oracles* des Chaldéens et par les *Oracles sibyllins* qui seront d'ailleurs imprimés un peu plus tard dans un même volume par Opsopoeus (Paris, 1589)[42], car la sibylle d'Erythrée serait chaldéenne, et même sœur du mage Bérose[43].

Pour se documenter sur la théologie des Chaldéens Steuco utilise les *Oracles chaldaïques*[44] (il les découvre après avoir composé sa *Cosmopoeia*[45]). On sait par exemple que le *Vaticanus graecus* 1002 qui contient la collection pléthonienne des *Oracles* et la version courte du *Commentaire* de Pléthon, est entré à la Bibliothèque vaticane sous le pontificat de Paul III : il est mentionné dans le catalogue de cette bibliothèque à l'époque où Steuco était bibliothécaire[46].

La confirmation du caractère à la fois monothéiste et trinitaire de la « philosophia perennis » – et donc de la pérennité du dogme catholique – fait l'objet notamment des ch. 3 et 4 du livre I et du chapitre XVI du livre II de la *Philosophia perennis*. Elle repose surtout sur l'interprétation de l'oracle 30 de la collection de Pléthon : « En effet, le Père a accompli toutes choses, et il les a livrées au deuxième Intellect que les peuples des hommes appellent premier »[47].

Pour Pléthon, les hommes – les chrétiens surtout – ont tendance à considérer le démiurge, le dieu qui crée le monde, le dieu de la Bible, comme le premier dieu. Or, ce dieu n'est que le deuxième Intellect, le *Noûs*, forme intelligible à partir de laquelle sont générées toutes les Idées. Ce dieu correspond à Poséidon dans le *Traité des Lois*. Mais il existe un dieu suprême, père et créateur de ce démiurge : il est nommé Père dans les Oracles et Zeus dans le panthéon du *Traité des lois*. Et le rapport du premier au deuxième dieu est un rapport de subordination.

Mais pour Steuco, les paroles des mages contiennent toute la théologie chrétienne, et même la Trinité : Steuco (livre II, ch. XVI) s'appuie même sur Pléthon et Bessarion pour prouver ce deuxième point ! En effet, ils parlent du Fils de Dieu, comme d'un Intellect (Mens) engendré de toute éternité (de Filio Dei, et ab aeterno genita Mente)[48]. Steuco cite donc le texte grec de l'oracle 30 de la collection de Pléthon[49] qu'il traduit ainsi : « Hoc est : Omnia perfecit Pater, ac Menti tradidit secundae, quam vocat primam omne hominum genus. Sic ait Theologia Magorum »[50] . Mais Steuco interprète le fragment d'une manière assez différente de Pléthon :

---

[40] *De perenni philosophia*, I, 4C.

[41] *De perenni philosophia*, I, 4C.

[42] L'*editio princeps* est celle de Tiletanus, Paris, 1538.

[43] *De perenni philosophia*, I, 8C. Sur le glissement de la « Sibylla magna » à la « Sibylla maga », voir les travaux (à paraître) de Nicoletta Brocca.

[44] Voir la bibliographie dans mon édition des *Magika logia*, p. lxxv-lxxvi.

[45] Theobald Freudenberger, *Augustinus Steuchus aus Gubbio, Augustinerchorherr und päpstlicher Bibliothekar* (1497-1548) und sein literarisches Lebens-Werk, « Reformationsgeschichtliche Studien und Texte 64/65 », Münster 1935, p. 224.

[46] Voir *Magika logia*, p. lxxvi.

[47] Le texte de Psellos est légèrement différent : voir l'édition de E. des Places (dans *Oracles chaldaïques*, Paris, Les Belles Lettres, 1989), fr. 7 p. 68 et p. 178.

[48] *De perenni philosophia*, I, 3, 8C.

[49] *De perenni philosophia*, I, 3, 8D.

[50] *De perenni philosophia*, I, 3, 8D. Cet oracle est cité à nouveau en I, 11, 25 A dans la traduction suivante : « Omnia perfecit Pater, et Menti, [sive Intelligentiae] tradidit secundae, quam vocat primam, omne humanum genus ». Steuco se réfère alors à l'interprétation de Psellos, affirmant que les *Oracles* confirment « notre doctrine » (Le commentaire de Psellos est le suivant : « Après avoir ouvré toute la création, le premier Père de la Triade l'a livrée à l'Intellect, à celui que toute la race des hommes, ignorant l'excellence du Père, appelle le premier Dieu. Mais notre croyance tient, au contraire, que le premier Intellect, le Fils du Père souverain, a ouvré toute la création. Car dans le livre de Moïse

les hommes connaissent tous la *Mens* [le *Noûs*] : car c'est elle, qui se manifeste dans les théophanies de l'Ancien Testament. Or, les hommes la prennent pour le premier principe – y compris les Hébreux. Mais en même temps, ils adorent le Père à travers elle, quoique d'une manière obscure et confuse : « erat ille ipse, quem olim obscure cuncti venerabantur »[51]. Le Père ne se laisse en effet connaître qu'à travers le Fils.

Evidemment l'unité divine est exprimée dans l'oracle 29 de la collection de Pléthon[52] : « Toutes choses sont nées d'un seul feu » (que Steuco traduit « Sunt ab igne uno omnia nata »). Cet oracle concorde avec le philosophe Démocrite[53] et avec le christianisme : « Ignem invisibilem, nostrae quoque literae Deum vocant »[54].

Steuco donne bien d'autres exemples de cette similitude entre Zoroastre et les mages, Hermès Trismégiste, les *Oracles sibyllins*, et le christianisme. Le polythéisme des mages, par exemple, devient une angélologie[55]. Les « supports intellectifs » de l'oracle 32 de Pléthon[56] (Ut mundus habet intelligibiles sustenatores, inflexibiles »[57], manifestent la force des anges soulignée par l'Ecriture : ce sont des noms, explique Steuco, qui désignent dans notre Ecriture, les puissances angéliques, c'est-à-dire les Autoritates, les Virtutes et les Dominatores[58]. Steuco traite de la même façon la question des démons bien présente chez les mages[59].

Bref, comme il le précise à la fin du ch. 24 du livre I[60], la théologie du Christ a de toute éternité répandu son éclat dans toutes les directions.

Evidemment la thèse de Steuco a pour contre-partie quelques entorses à la doctrine chrétienne. Par exemple, le rôle du Fils dans la création du monde devient instrumental[61], et les hypostases de la Trinité sont plutôt conçues comme des émanations, dans la lignée du néoplatonisme[62]. Mais le but de toute cette opération est de montrer en amont, contre les Luthériens, et autres réformés, la vanité et le caractère illusoire de toute tentative d'autonomie.

Stanley (1625-1678) et les « Oracles chaldaïques de Zoroastre et de ses disciples »

Ainsi les *Oracles chaldaïques*, grâce à leur « obscurité » ou plutôt à leur ambiguïté, peuvent être appelés à servir à des causes religieuses, théologiques voire théologico-politiques, variées et parfois opposées ; mais une approche historique et critique de ces textes émerge dans la deuxième moitié du XVII^{e} siècle ; elle va de pair avec des approches historiques et critiques de la Bible.

Comme il existe plusieurs états du texte biblique : la Vulgate, la Septante et le texte hébreu, dont les chronologies sont différentes, la critique biblique s'attache à l'établissement de la véritable chronologie de l'histoire du monde. Isaac La Peyrère (1596-1676) a publié en 1655 sa dissertation sur les préadamites[63], en reculant d'ailleurs beaucoup l'âge du peuple chaldéen, et

---

le Père indique au Fils l'idée de la production des créatures ; et le Fils devient l'artisan de la création (éd. et trad. des Places, dans *Oracles chaldaïques*, p. 178)

[51] *De perenni philosophia*, I, 3, 9A.

[52] « Εἰσὶν πάντα πυρὸς ἑνὸς ἐκγεγαῶτα » (*Magika logia*, p. 3 et 26).

[53] M. Stausberg, *op. cit*., p. 279-280 : « Mentem ipsum Deum, igneam mundi animam ».

[54] *De perenni philosophia*, I, 12, 27B.

[55] Voir M. Stausberg, *op. cit*, p. 282.

[56] *Magika logia*, p. 4 et 18, p. 26 et 35 ; cf. Psellos, p. 170, éd. des Places (*Oracles chaldaïques*).

[57] *De perenni philosophia*, 428C.

[58] *De perenni philosophia*, 428C.

[59] Je renvoie à M. Stausberg, *op. cit*., p. 284.

[60] 52D-55B.

[61] M. Stausberg, *op. cit*., p. 279.

[62] M. Stausberg, *op. cit*., p. 288.

[63] Voir R. H. Popkin, Isaac la Peyrère (1596-1676). *His Life, Work and Influence*, Leyde, Brill, 1987, ch. I et IV.

l'on se doit de combattre ses thèses. On essaie aussi de rendre cohérentes les chronologies des Egyptiens, des Chaldéens, et désormais des Chinois, avec celle du Pentateuque. On s'intéresse donc à des questions de chronologie comparée. En Angleterre, John Marsham s'est attelé à la chronologie des Egyptiens et s'est appliqué à montrer que les premières dynasties sont synchroniques (dans des espaces différents) et non successives[64].

Par ailleurs, comme les protestants s'attachent à l'Ecriture seule, une question importante se pose : le texte sacré est-il incorruptible et protégé de toute falsification par la providence divine, ou bien peut-il être corrompu, du moins quant à sa lettre ? Certains soutiennent la thèse de l'incorruptibilité du texte biblique, comme Buxtorf, ou Pierre Jurieu, d'autres comme Louis Cappel (1585-1658), Richard Simon, considèrent le texte de la Bible comme un écrit dont la lettre peut avoir été altérée, même si le sens global est véritablement inspiré et préservé : la lettre du texte biblique est alors susceptible d'une critique historique[65], et celle-ci passe par l'étude des mœurs des Hébreux [66]. (Les *Critici sacri* en neuf volumes in folio sont publiés à Londres en 1660, puis à Amsterdam 1698[67]).

Il se passe exactement la même chose avec les *Oracles chaldaïques* : on se documente sur les mœurs des Chaldéens, puisqu'Abraham était lui-même un Chaldéen. On se réfère alors à Bérose[68]. Flavius Josèphe parle bien de cet auteur dans ses *Antiquités judaïques* et dans *le Contre Apion* (I, XIX et XX) mais il dit peu de choses sur lui. On utilise alors pour compléter cette mince documentation, un ouvrage beaucoup plus complet sur les Chaldéens, les *Antiquités* d'Annius de Viterbe (Giovanni Nanni), *Antiquitatum variorum*, paru en 1498.

Le seul problème c'est qu'il s'agit d'un faux, dénoncé par Joseph Scaliger, mais dont l'intérêt documentaire, et idéologique, est tel qu'il continue à faire autorité.

Entre 1655 et 1662 Thomas Stanley publie à Londres en trois volumes une *Histoire de la philosophie* intitulée *The History of Philosophy* [69]. Thomas Stanley, qui est le neveu de l'illustre John Marsham, cherche pour sa part à répondre à la question de l'origine de la philosophie grecque ; il veut montrer que la philosophie sort d'un état doctrinal dans lequel sagesse et piété sont confondues ; la philosophie naturelle et scientifique ne se dégage que progressivement de cette sagesse mêlée de religiosité.

Stanley présente donc comme dernière partie de son *Histoire de la philosophie*, l'histoire de la philosophie chaldaïque, source présumée de la philosophie grecque : *The History of Chaldaïck Philosophy*. La philosophie pieuse des Chaldéens serait d'ailleurs la source de trois courants dérivés, et donc corrompus : la doctrine des Perses et celle des Sabéens, habitants de l'Arabie[70].

Pour composer son *Histoire de la philosophie chaldaïque* Stanley utilise alors Bérose « qui aurait le premier introduit la science chaldaïque en Grèce » (ch . VI), en plus de la notice de Patrizi. Mais Stanley considère que les sources les plus fiables pour connaître cette théologie des

---

[64] Par exemple, en 1687 le cistercien Paul Pezron publie à Paris, Chez la veuve Edme Martin et Jean Boudot et Estienne Martin, un ouvrage intitulé *L'Antiquité des Tems, rétablie et défendue contre les Juifs et les Nouveaux chronologistes*, dans lequel il recule la date de la création du monde à l'année 6000 avant J.-C. Paul Pezron s'appuie sur la *Septante*, contre le texte hébreu. Son ouvrage suscite tout une polémique.

[65] François Laplanche, *La Bible en France entre mythe et critique, XVI^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 50-55.

[66] François Laplanche, *La Bible en France*, p. 50 et 66.

[67] François Laplanche, *La Bible en France*, p. 50.

[68] Sur Bérose, voir G.P. Verbrugghe et J.M. Wickersham, Berossos and Manetho, Introduced and translated. Native traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt, Ann Arbor Michigan, University of Michigan Press, 2000.

[69] Les volumes I et II sont réédités en 1656 ; la deuxième édition de 1687 est suivie d'une troisième en 1701 (réimprimée en fac-similé chez Georg Olms Verlag (Hildesheim et New-York, 1975), et d'une quatrième en 1743. Sur cette *Histoire de la philosophie*, voir Luciano Malusa, « Le prime storie generali della filosofia in Inghilterra e nei Paesi Bassi », dans Giovanni Santinello (éd.), *Storia delle storie generali di filosofia*, I. *Dalle origini rinascimentali alla « historia philosophica »*, Brescia, 1979, Padoue, 1988, p. 165-402.

[70] Le premier livre est consacré aux Chaldéens, le deuxième aux Perses, le troisième aux Sabéens.

Chaldéens et de Zoroastre, sont tout de même les *Oracles chaldaïques*, transmis par Pléthon et Psellos. Il fournit donc au public trois textes fort intéressants, trois sources documentaires fondamentales : les collections d'*Oracles* de Patrizi, celles de Pléthon et celle de Psellos (avec les commentaires de Pléthon et de Psellos) ; il en donne une traduction anglaise :
- Phr. Patrikiou ta tou Zoroastrou logia (texte grec) / Francisci Patricii Zoroastri Oracula (traduction latine en regard)[71] ;
- The Oracles of Zoroaster Collected by Franciscus Patricius (traduction anglaise de Stanley)[72] ;
- Pletho His Exposition Of the more obscure passages in these oracles (traduction anglaise seule)[73].
- Psellus His Exposition of the Oracles (traduction anglaise seule)[74].
Ces textes sont suivis par des conjectures sur le texte grec des Oracles : « Conjectures Upon the Greek Text of the Oracles »[75].

Jean Le Clerc lecteur des *Oracles chaldaïques*

Lorsque Jean Le Clerc en 1687 lit la deuxième édition de *The History of Philosophy* de Thomas Stanley, il mesure tout de suite l'intérêt considérable de l'« Histoire de la Philosophie chaldaïque ». Jean Le Clerc est un arminien, il est né dans une famille calviniste de Genève et après avoir pris ses distances avec le calvinisme, il s'est établi à Amsterdam dans la petite communauté tolérante des Remonstrans[76]. Il enseigne la philosophie, l'hébreu et les humanités, au Collège des Remonstrans[77] ; en même temps il dirige un journal savant, tout en s'adonnant à des travaux d'exégèse biblique. Il est surtout en relation avec des dissidents unitariens et néo-ariens, et ami de John Locke qui est réfugié à Amsterdam.
Jean Le Clerc qui a étudié la théologie à Genève et à Saumur, et la philosophie sous la direction du cartésien Robert Chouet[78] , s'oriente progressivement vers une approche non théologique, mais morale du christianisme[79]. Toute théologie doit être considérée comme un ajout à l'Ecriture, ajout qui relève de la philosophie, et qui dépasse la doctrine simple et claire de l'Evangile. Les métaphysiciens, selon lui, corrompent la religion chrétienne[80]. L'Ecriture est d'ailleurs claire dans les articles qui sont de foi ; quant aux passages obscurs, ils n'ont aucun intérêt pour le salut. Or la Bible affirme l'existence d'un Dieu unique et d'un Fils de Dieu, mais on ne sait pas en quel sens il faut entendre cette expression. Quant au mystère de la génération de Dieu il est obscur et n'a donc absolument aucun intérêt.
L'approche de Le Clerc se veut désormais historique et critique, et non théologique ou philosophique – il est d'ailleurs l'auteur d'un ouvrage intitulé l'*Ars critica* (Amsterdam, 1697)[81].

---

[71] *Op. cit*., Part XIX, p. 41-47.
[72] *Op. cit*, Part XIX, p. 48-51.
[73] *Op. cit*., Part XIX, p. 52-55. On notera que le titre de la traduction anglaise reprend celui du *Commentaire* court de Pléthon sur les *Oracles* : voir p. 21 et 36 de mon édition des *Magika logia*.
[74] *Op. cit*., Part XIX, p. 56-62.
[75] *Op. cit*., Part XIX, p. 62.
[76] Annie Barnes, *Jean Le Clerc (1657-1736) et la République des Lettres*, Paris, E. Droz, 1938, p. 92.
[77] Annie Barnes, *op. cit*., p. 89- 90 et p. 100.
[78] Annie Barnes, *op. cit*., p. 39.
[79] Je renvoie à ma communication : « Jean Le Clerc lecteur des *Oracles de Zoroastre* : enjeux philosophiques et théologiques », Colloque international « Platonismus und Esoterik in byzantinischem Mittelalter und italienischer Renaissance », organisé par Helmut Seng, Francfort, Goethe Universität, 19-23 juillet 2010, publication en cours dans les actes de ce colloque.
[80] « Car je condamne la métaphysique, à tel point que rien ne me semble plus inutile et incertain » (Lettre à Lenfant du 9 novembre 1684) : voirAnnie Barnes, p. 105-106.
[81] Voir Maria Cristina Pitassi, Entre croire et savoir. Le problème de la méthode critique chez Jean Le Clerc, Leiden, Brill, 1987.

Or, la critique passe par l'étude de l'histoire des doctrines. La documentation sur les peuples anciens peut permettre de comprendre d'un point de vue historique, comment la doctrine primitive, nécessairement pure, a pu dériver au cours du temps. Flavius Josephe explique dans ses *Antiquités judaïques*, d'ailleurs traduites en français par Arnauld d'Andilly[82], pourquoi Abraham a été séparé des Chaldéens : Abraham « donne aux hommes une connaissance de la grandeur de Dieu beaucoup plus parfaite qu'ils ne l'avoient auparavant. Il fut le premier qui osa dire qu'il n'y a qu'un Dieu, que l'univers est l'ouvrage de ses mains, & que c'est à sa seule bonté & non pas à nos propres forces que nous devons attribuer tout notre bonheur »[83]. Or les Chaldéens et les autres peuples de la Mésopotamie ne souffrent pas ce discours et s'élèvent contre lui ; par le secours de Dieu et selon son commandement, Abraham sort de ce pays, pour aller habiter en terre de Chanaan. Par ailleurs, Abraham en tant que Chaldéen est un savant et un astronome. Plus tard en Egypte, il enseignera aux Egyptiens l'arithmétique et l'astronomie, ce qui signifie que les connaissances scientifiques sont passées des Chaldéens aux Egyptiens, et des Egyptiens aux Grecs.

Pour Jean Le Clerc, la documentation fournie par Stanley, et donc les collections d'Oracles des chaldéens ou d'Oracles de Zoroastre, sont d'une importance extrême. Grâce à eux on va enfin pouvoir comprendre en quoi consistait cette fameuse idolâtrie des Chaldéens dont Dieu a voulu protéger Abraham et les siens, en les séparant d'eux : « […] ce qu'on a dit de la Théologie des Caldéens est presque entierement fondé sur les Oracles qui nous restent […] »[84].

Le Clerc dégage par ailleurs des lois de la corruption de la pure doctrine. Dans son *Abrégé de l'histoire universelle*[85] il fournit le scénario de l'altération de la pure doctrine du Dieu unique ; celle-ci se transforme en subordinatisme qui devient de plus en plus idolâtre : au départ les hommes n'adorent qu'un seul Dieu, puis ils pensent qu'il y a d'autres esprits (des anges) que Dieu envoie aux hommes comme ses lieutenants, ses ministres, ou comme de petits dieux qui ont soin des empires, des villes et des familles ; ils commencent à oublier le grand dieu et à rendre aux petites divinités un culte qui n'est dû qu'au dieu suprême ; enfin ils mettent les âmes des héros au rang des petits dieux (ils adorent par exemple les rois comme des personnes déifiées)[86].

Or précisément les collections de Pléthon, de Psellos et de Patrizi illustrent bien cette histoire : leur doctrine est subordinatiste et idolâtre : « On peut réduire la Religion des Caldéens à trois especes. La premiere est un culte du vrai Dieu, mais à la maniere des Idolâtres. La seconde est le culte des Démons & des Esprits. La troisiéme est celui des Corps Célestes & des Elemens »[87].

---

[82] *Histoire des Juifs écrite par Flavius Joseph sous le titre Antiquitez Judaïques*, traduites sur l'original grec revue sur divers manuscrits par Monsieur Arnauld d'Andilly, tome premier, Bruxelles, Henri Fricx, 1676.

[83] P. 23 de la traduction d'Arnauld d'Andilly.

[84] *Bibliothèque Universelle et Historique* (désormais citée BUH) de l'année 1687, t. VII, p. 42-43.

[85] *Compendium historiae universalis, ab initio mundi ad tempora Caroli Magni*, Amsterdam, G. Gallet, 1698 (voir p. 12-13 de la traduction française, publiée à Amsterdam, chez P. Mortier, en 1730, sous le titre *Abrégé de l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusques à l'Empire de Charlemagne*).

[86] « Il semble qu'on doit rapporter au même tems la naissance de l'Idolâtrie ; puisqu'auparavant, les Hommes n'adoroient qu'un seul Dieu. Et voici quelle est son origine. Les Hommes d'alors croyoient, qu'outre le Dieu souverain, il y avoit d'autres Esprits, tels que les Anges, que le Dieu suprême envoyoit aux Hommes comme des Lieutenans, & même, comme de petits Dieux, s'il est permis de s'exprimer ainsi. D'abord ils ne les honorerent que comme les Ministres du Dieu souverain ; & c'est en cette qualité que les Hébreux les honoroient. Mais dés que les Hommes se furent imaginez que le Dieu suprême avoit commis ces petites Divinitez pour avoir le soin des Empires, des Villes & des Familles, oubliant peu à peu le grand Dieu, ils rendirent aux petits le Culte souverain qui n'est dû qu'à lui. Ils crurent dans la suite, que les Ames des Heros étoient mises, après leur mort, au rang des petits Dieux. De là vient que les Rois furent adorez après leur mort, comme des personnes que l'on croyoit déifiées. Toutefois, cela n'empêcha pas que la plupart des Nations ne conservassent l'ancienne & la vraye créance d'un seul Dieu Suprême, dont tous les autres dépendent » (*Abrégé de l'histoire universelle*, p. 12-13).

[87] BUH de l'année 1687, t. VII, p. 29.

Donc selon Le Clerc, premièrement, « Les Caldéens assuroient qu'il n'y a qu'un seul principe de toutes choses, plein de bonté, & de sagesse. Pour representer ses perfections, ils lui donnoient le nom de « feu » & de « lumière »[88]. Ou encore, « Les Caldéens reconnoissoient, comme on l'a dit, un seul Principe de toutes choses tout puissant & tout bon, ils s'ensuit qu'ils reconnoissoient le vrai Dieu ; & c'est pour cette raison qu'un Oracle que *Porphyre* cite, les joint aux Juifs, & dit *qu'il n'y a que les Caldéens et les Juifs qui adorent le Dieu & le Roi qui subsiste par lui-même.* Mais les Caldéens l'adoroient sous le nom d'une idole, qu'ils appeloient « Bel », qui est la même chose que le « Baal » des Phéniciens. Les Juifs l'adorerent aussi sous le même nom, du temps des Rois »[89].

« Deuxièmement, Les Caldéens adoroient en second lieu les Démons & les Esprits, & c'est à ces Divinitez subalternes, ausquelles ils s'adressoient, par le moyen de la *Théürgie* dont on a parlé »[90]. Mais la théologie chaldéenne manifeste aussi des tendances trinitaires et même une tendance à la multiplication des triades : Ainsi, « Outre l'Unité du premier feu, ils reconnoissoient une espece de Trinité ; & avoient accoûtumé de dire qu'il y avoit une triple Trinité dont chacune avoit un « pere », un « pouvoir » & un « esprit »[91]. Ainsi, la collection de Patrizi montre comment se forme l'idolâtrie trinitaire déjà chez les Chaldéens.

Troisièmement, les Chaldéens adoraient des divinités astrales (là on atteint le comble de l'idolâtrie, évidemment).

On remarque que ces doctrines sont très théologiques et donc déjà très philosophiques. Déjà chez les Chaldéens c'est la théologie philosophique qui corrompt la pure doctrine.

Or, on sait par ailleurs, par les témoignages issus de la littérature grecque, que Pythagore et Platon sont allés étudier auprès de savants chaldéens. Ainsi, la doctrine de la *Lettre II* est selon Le Clerc, issue du chaldaïsme théologique idolâtre : « pour le fond de la Doctrine on pourroit prouver assez aisément que des Philosophes Grecs qui avoient voyagé dans l'Orient, en avoient apporté une toute semblable de Caldée. C'est ce qu'on pourroit montrer sans peine, à l'égard de Pythagore et Platon »[92]. Donc si cette doctrine chaldéenne passée dans la *Lettre II* anticipe la Trinité chrétienne, celle-ci est bien idolâtre également.

Mais il y a beaucoup mieux : les *Oracles chaldaïques* pourraient même permettre d'expliquer certaines traces d'idolâtrie présentes dans le texte du *Pentateuque,* notamment certains pluriels que d'aucuns aimeraient bien faire passer pour une pré-connaissance des personnes de la Trinité : *elohim* « les dieux » : cette expression ne pourrait-elle pas s'expliquer grâce aux *Oracles chaldaïques* ? On peut même grâce à ces *Oracles*, expliquer l'expression « les cieux » qui est au pluriel, ou encore la notion de « firmament », se prononcer sur la fameuse question du « commencement » temporel ou de l'éternité du monde. Pléthon lui-même est convoqué pour savoir si dans la *Genèse*, la malédiction divine porte sur le serpent seul ou sur toutes les « bêtes de la terre »[93].

Mais comment une telle interprétation est-elle possible ? Comme la langue chaldéenne, celle que parlait Abraham et les siens est entachée d'idolâtrie, puisque c'est la langue d'un peuple idolâtre, certaines traces de chaldaïsme seraient restées attachées au texte biblique. L'Hébreu est évidemment une langue dérivée du Chaldéen, non pas la langue primitive de l'humanité.

---

[88] BUH de l'année 1687, t. VII, p. 13.
[89] BUH de l'année 1687, t. VII, p. 29.
[90] BUH, t. VII, p. 31.
[91] BUH, t. VII, p. 14.
[92] BUH, t. VII, p. 23-24.
[93] Pour les références précises, je renvoie à ma communication : « Jean Le Clerc lecteur des *Oracles de Zoroastre* : enjeux philosophiques et théologiques », Colloque international « Platonismus und Esoterik in byzantinischem Mittelalter und italienischer Renaissance », organisé par Helmut Seng, Francfort, Goethe Universität, 19-23 juillet 2010, publication en cours dans les actes de ce colloque

Jean Le Clerc reviendra maintes et maintes fois sur la question des *Oracles chaldaïques* ; il traduit l'*Histoire de la philosophie chaldaïque* de Stanley en latin pour la faire connaître à travers toute l'Europe continentale. Entre temps, en 1689, les *Oracles* avec les commentaires de Pléthon et de Psellos dans l'édition d'Opsopoeus (1589) sont encore réimprimés, et cette fois à Amsterdam (la coïncidence n'est sans doute pas fortuite) par Servatius Gallaeus.
Jean Le Clerc discute même des *Oracles chaldaïques* avec John Locke dans une lettre du 26 août 1692[94]. Il regrette « que nous n'ayons pas bien des vers comme ceux là » mais considère que le peu que nous avons est d'une importance fondamentale. Il estime comme Stanley que ces *Oracles* sont authentiques, du moins pour une partie d'entre eux, et rapporte comme un fait crédible l'histoire de la possession par Jean Pic de la Mirandole des *Oracles chaldaïques* dans leur langue originale, c'est-à-dire en langue chaldéenne. Pic expliquait dans une lettre à Ficin que c'était justement pour pouvoir lire les *Oracles* en chaldéen qu'il s'était mis à l'étude de cette langue[95] ! Il faut pourtant appliquer les règles de la critique en déterminant quels sont les *Oracles* véritablement authentiques et quels sont ceux qui peuvent avoir été contaminés soit par le christianisme soit par le platonisme. Jean Le Clerc fait le tri et publie une traduction française des *Oracles* véritablement authentiques[96].

Pierre-Daniel Huet (1630-1721) et le problème de l'authenticité des *Oracles*

Pourtant bien avant que Le Clerc diffuse en latin dans toute l'Europe[97], et à titre de la propagande discrètement pro-unitarienne, sa traduction latine de la théologie chaldaïque reconstituée par Stanley, Pierre-Daniel Huet voit clair et perçoit parfaitement la supercherie : le jugement tombe comme un couperet : les *Oracles chaldaïques* sont des faux. L'argument n'est pas vraiment nouveau : déjà en 1655, Georg Horn dans son *Histoire de la philosophie* se réfère à Théodore de Bèze[98] qui attribue les *Oracles chaldaïques* à un petit grec à demi-chrétien[99], et les orientalistes Barlthélmi d'Herbelot et Thomas Hyde[100]tiennent les « Oracles de Zoroastre » pour des pseudépigraphes. Mais Huet, le second précepteur du Dauphin, responsable avec Bossuet, son confrère dans cette tâche d'éducation du prince, d'un enseignement conforme à la plus pure tradition catholique post-tridentine, élabore une argumentation bien moins historique que théologique et idéologique, pour prouver que les *Oracles chaldaïques* sont des faux. Il s'agit en effet de recentrer toute la théologie sur Moïse et ses livres. Les soi-disant théologies des anciens peuples (Chaldéens, Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Latins) sont des fables forgées à partir des livres de Moïse.
Moïse est donc le modèle sur lequel la plupart des dieux fabuleux de l'Antiquité ont été forgés. Huet s'applique d'une part à montrer l'ancienneté de Moïse, de la Bible, et de la langue Hébraïque, et d'autre part explique que ce que les plus anciens peuples du monde ont de plus ancien et vénérable, à savoir leurs dieux et leurs héros, n'est autre chose que Moïse.
Zoroastre est donc le même que Moïse. Huet le prouve par les arguments suivants : les noms de leurs pères se ressemblent. Ils ont tous deux ri après leur naissance ; ils ont écrit tous les deux

[94] *Lettres inédites de Le Clerc à Locke*, éd. G. Bonno, Lettre 18, p. 56-58.
[95] Pour les références, je renvoie à ma communication : « Jean Le Clerc lecteur des *Oracles de Zoroastre* : enjeux philosophiques et théologiques ».
[96] Voir B. Tambrun, « Jean Le Clerc lecteur des *Oracles de Zoroastre* : enjeux philosophiques et théologiques ».
[97] Voir B. Tambrun , « Jean Le Clerc lecteur des *Oracles de Zoroastre* : enjeux philosophiques et théologiques ».
[98] Voir Georg Horn, *Historiae philosophicae libri VII*, Leyde, 1655, p. 78 : « Unde non probabile & verissimum est, quod *Beza* in cap. 2. *Matth*. suscipicatur, falso Zoroastris nomine editos illos versiculos. Sunt enim recens Graeculi ejusdam Semi-Christiani commentum, cui nationi receptum quasi fuit, imponere caeteris » ; voir M. Stausberg, *op. cit*, p. 85 et n. 298.
[99] L'information est d'ailleurs prise en considération par Stanley, *op. cit.* , part XV, p. 31.
[100] Voir M. Stausberg, *op. cit*., p. 671-679 et 685.

cinq livres sur l'origine du monde ; ils ont combattu l'idolâtrie ; leurs rois ont voulu les faire mourir ; Dieu les a conservés en utilisant des moucherons empoisonnés contre ceux qui les persécutaient, etc.
L'inconvénient de la doctrine de Huet, que ses adversaires n'ont d'ailleurs pas manqué de souligner[101], est que si tous les dieux des anciens peuples sont Moïse lui-même, les vices et l'éventuelle obscénité de ces divinités rejaillissent sur Moïse au premier chef !
Quoi qu'il en soit, dans une telle perspective les *Oracles chaldaïques*, censés avoir été transmis par les mages disciples de Zoroastre, ne peuvent plus être que des faux. Dans son *Dictionnaire historique et critique*, à l'article Zoroastre (à partir de l'édition de 1702), Pierre Bayle, qui collecte des informations sur Zoroastre, sans prendre parti, enregistre l'avis bien tranché de Pierre-Daniel Huet (dans la note H).

La lecture trinitaire des « Oracles appelez Chaldaïques, attribués à Zoroastre », par Pierre Jurieu

Curieusement, on doit à Pierre Jurieu, une réhabilitation de l'authenticité des *Oracles chaldaïques*. Jurieu veille sur l'orthodoxie des réformés du refuge à partir de Rotterdam. Jean Le Clerc aurait quelques raisons de lui en vouloir parce que c'est Jurieu qui l'a dénoncé aux autorités religieuses de Genève : le jeune homme s'était imprudemment ouvert au pasteur de ses doutes sur la doctrine calviniste, notamment sur la question de la grâce, et avait imprudemment manifesté quelques tendances arminiennes, c'est-à-dire un certain penchant pour la tolérance[102]. Le Clerc doit même à la dénonciation de Jurieu d'avoir été privé de toute possibilité de devenir ministre, et d'avoir été mis au ban de sa famille genevoise.
Pour venir au secours de la théologie trinitaire, mise à mal par l'aile bien peu orthodoxe des réformés arminiens et unitariens, Jurieu se fait le défenseur habile des *Oracles chaldaïques*. Dans l'*Histoire critique des dogmes et des cultes* (Amsterdam 1704), il se demande si les premiers patriarches ont connu le mystère de la Trinité[103] ; il renonce à le prouver en faisant appel aux « Paraphrases qu'on appelle Chaldaïques », et qui sont « composées par des Juifs » (aux Targums), et il critique Johan Stephan Rittangel qui veut prouver par ce biais, que les Juifs ont connu le mystère de la pluralité des personnes en Dieu. Quant au *Quatrième Esdras*, c'« est une pièce, comme le Pimandre du Trismegiste, faite par un Chrêtien »[104].
Faut-il alors se référer aux écrits des philosophes platoniciens « qui sont fort exprés pour prouver qu'en Dieu il y a une pluralité de personnes, & que sa sagesse & sa parole sont en lui une personne distincte. Porphyre reconnoissait un fils en Dieu, & il appelloit ce fils *patrikos noûs*, c'est-à-dire, comme l'explique St-Augustin, 'paternam mentem, sive intellectum, qui paternae voluntatis est conscius ».
Malgré tous les témoignages que l'on peut collecter chez les platoniciens recommandés par Augustin, « tout cela ne me persuade pas que les Payens, qui ont precedé nôtre Seigneur Jésus-Christ, ayent eu connoissance du mystere de la Trinité : car tout ce que nous venons d'entendre, tiré des Platoniciens, avoit été par ces Philosophes emprunté des Chrêtiens »[105]. C'est le retour de la vieille thèse du larcin des philosophes grecs.
Que reste-t-il alors pour prouver que le mystère de la Trinité n'était pas inconnu des anciens Patriarches ? Peut-être Platon qui a vécu bien avant le Christ et dont « on prétend qu'il a dit bien

[101] Voir la recension de la nouvelle édition de l'ouvrage de Huet, dans le *Journal des Sçavans*, Du Lundi 10. avril 1690, XIV, p. 160.
[102] Voir Annie Barnes, *op. cit.*, p. 81.
[103] Pierre Jurieu, *Histoire critique des dogmes et des cultes*, Amsterdam, François l'Honoré, 1704, p. 18.
[104] P. Jurieu, *op. cit*, p. 18.
[105] P. Jurieu, *op. cit*, p. 19.

des choses par lesquelles il paroît qu'il avoit ouï parler de ce mystère de la Trinité »[106]. Mais surtout, les « Oracles de Zoroastre » que Pierre Jurieu cite dans la collection d'Opsopoeus : « On trouve même ce mystere de la Trinité dans les oracles de Zoroastre ; 'Le Père a engendré toutes choses, & les a données à la seconde intelligence, que les hommes estiment la premiere' ». On aura reconnu le fameux oracle 30 de la collection de Pléthon, interprétée à la manière de Steuco et de Patrizi. (Il n'y a plus qu'à rappeler le chemin emprunté par la sagesse lors de sa diffusion : « On prétend donc que la connoissance de la Trinité s'étant conservée entre les Juifs, elle a passé de là aux Egyptiens & aux Orientaux, avec qui Platon avoit eu commerce. A la verité je ne say rien qui puisse détruire cette pensée »).

Mais il reste que les hérétiques demeurent des hérétiques et, en matière de Trinité, les Chaldéens en font tout de même un peu trop ! Tout d'abord on va pouvoir expliquer les hérésies des (néo)platoniciens dans la mesure où leur « Theologie » est tirée des « Chaldéens & des oracles appelez Chaldaïques, qu'on attribuoit à Zoroastre »[107]. Comme preuve à charge, Jurieu cite en traduction française un long extrait de « Psellus in oracula Chaldaïca » ; en réalité il s'agit de *L'exposition sommaire et concise des croyances chaldaïques* (1149c5-1152c1)[108] : « Les Chaldéens posoient un seul & unique Principe de toutes choses, qui est bon, puis ils adoroient une certaine profondeur paternelle, composée de trois Trinitez, & chaque Trinité ayant le pere, la puissance et l'entendement. Après cela vient l'iunx comprehensible à l'entendement, à celle-là immediatement sont joints les Recteurs du monde, l'ignée, l'étherien, & le materiel : puis viennent les Recteurs ou Princes des Ceremonies, [c'est-à-dire ceux qui président sur les Ceremonies Magiques, & qui peuvent être évoquez par la Theurgie][109]. A ceux-là succedoient les Peres des fontaines éternelles, qu'on appelle conducteurs du monde, desquels le premier a été une fois nommé[110]. Après lui vient Hecaté, puis celui que nous avons nommé deux fois. Après viennent trois implacables, & le dernier appelé *hupezôgos*, *succintor*. Ils adorent aussi une Trinité de sources, la foi, la verité & l'amour. Ils posent aussi le Soleil pour l'Empereur Archangelique sorti de la source de la matiere, & qui est lui-mème la source du sentiment, du jugement, des foudres, des miroirs, & des caracteres, toûjours occupée sur des symboles inconnus &. [Ils ont aussi des Dieux qu'ils appellent *azônoi*, qui n'ont point de Zones, ou de ceintures, &c. les Dieux *azônoi* sont Serapis, Dionysius, & la chaîne d'Osiris & d'Apollon. Ils sont appellez Dieux sans Zones, parce qu'ils usent librement de leur pouvoir dans les Zones, & sont placez au dessus des Dieux visibles, comme sont le Soleil, & la Lune] ; au contraire il y a des Dieux *zônaîoi*, qui sont attachez aux Zones du Ciel, roulant librement autour de ces Zones, ils ont la charge de gouverner le monde. Car les Chaldéens ont une espece de Dieux appelés *zônaioi*, qui habitent dans les parties du monde sensible, & qui sont attachez aux parties de la matiere qui leur sont échuës en partage ». Jurieu glose la fin du texte dans la marge : « Ce sont les Démons marchant à la suite de chaque Dieu. Cela s'appelle Catena, *seirà*, la Chaîne d'un tel Dieu. Voi Jamblique ».

Mieux encore, les hérésies des Chaldéens et de Zoroastre permettraient d'expliquer non seulement celles des platoniciens (Jamblique, Proclus), mais aussi celles des gnostiques et des manichéens ! Tout d'abord, « L'on voit dans ces énigmes les Dieux des Platoniciens ; mais on y voit aussi la Theologie des premiers heretiques, Valentiniens, Gnostiques, & même des Manichéens. On voit là-dedans des traces bien sensibles des Aeones des Valentiniens, dont ils composoient une Theologie impenetrable & absurde ». De plus, les *Oracles chaldaïques* sont attribués à Zoroastre ; or Zoroastre n'est-il pas lui-même la source du manichéisme : « Manés

[106] P. Jurieu, *op. cit*, p. 19.
[107] p. 420.
[108] Dans *Oracles chaldaïques*, éd. E. des Places, p. 189-190.
[109] Il s'agit d'une glose.
[110] Jurieu interprète ainsi le difficile « hapax epekeina », puis dans la phrase suivante, le « dis epekeina ».

étoit Perse, & les anciens nous disent, qu'il avoit puisé sa Theologie dans les livres attribuez à Zoroastre ». Jurieu se doit alors de rappeler le dualisme imputé à Zoroastre, en se référant au *De Iside* de Plutarque (369 E-370 A) : « En effet ce que disoit cet héretique de ces deux principes, l'un du bien, & l'autre du mal, a un trés grand rapport avec l'Oromases, & l'Arimanius de Zoroastre, dont le premier étoit le principe du bien, & le second le principe du mal. Et cette Theologie n'étoit pas seulement celle des Chaldéens, c'étoit celle des Grecs, d'Empedocle, d'Heraclite, de Pythagore & de Platon, comme on peut le voir prouvé dans Plutarque »[111]. Il faut tout de même signaler que Pléthon, qui citait lui aussi ce texte du *De Iside* de Plutarque à la fin de son *Commentaire sur les Oracles*[112] pour montrer qu'il coïncidait avec la *Lettre II* de Platon, se gardait bien de faire de Zoroastre un mage dualiste !

Pour conclure, je dirai que loin d'avoir voulu présenter une histoire de la transmission des *Oracles chaldaïques* à la Renaissance et au début de l'époque moderne, parce qu'elle est vraiment immense, j'ai choisi quelques auteurs qui tout en commentant les mêmes *Oracles chaldaïques* (notamment l'oracle 30 de la collection de Pléthon), peuvent pour des raisons idéologiques soutenir des thèses parfaitement opposées les unes aux autres : helléniques contre orthodoxes et catholiques, catholiques contre réformées schismatiques, unitariennes contre trinitaires, trinitaires contre unitariennes.
Heureusement, nos études sur les *Oracles chaldaïques* sont maintenant purement scientifiques, historiques et critiques. Mais au fond, sans être véritablement des néo-païens, ne pensons-nous pas parfois, que la pluralité en Dieu offre un espace de liberté à la pensée qui dirige l'action, liberté bridée lorsque domine tel ou tel unitarisme totalitaire, ou telle ou telle pensée unique ?

Brigitte Tambrun-Krasker
Paris, CNRS

[111] P. Jurieu, *op. cit*, p. 420-421 ; Jurieu note la référence dans la marge, de la p. 421, « Plutarq. Traité d'Isis & d'Osiris ».
[112] *Magika logia*, p. 19, p. 35-36.